

le géant du mal, pour sauver de son aveuglement un malheureux qu'on voulait perdre.

« Ne dites donc pas que je vous ai aimé trop vite, ne dites donc pas que le Nil commença là où l'œil peut mesurer son cours et ses rives. Invisible alors, révélé maintenant, cet amour est toujours le même, mon cœur n'a pas changé, il comprend aujourd'hui ce qu'il ne comprenait pas alors, voilà tout... Ohère et douce bienfaitrice ! auriez-vous donc le courage d'interrompre sitôt cette tâche d'ange gardien ? Ne voulez-vous donc l'accomplir qu'auprès de ceux qui souffrent ou de ceux qui s'égareront ? Ne permettrez-vous pas à celui que vous avez sauvé de vous consacrer ce cœur protégé par vous, et de faire luire, dans votre destinée paisible, un peu de cette joie et de ce bonheur que vous seule pouvez me donner ?

« Si goureuse envers vous-même, serez-vous impitoyable envers moi ? M'abandonnez-vous de nouveau aux dangers du monde, aux tristes hasards de la vie, aux aventures de ma tête folle, contre lesquelles, si vous me délaissez, personne ne me défendra plus ?

« Je suis millionnaire, dites vous, et vous êtes pauvre : ah n'abusez pas de mes millions et de votre pauvreté ! ce serait de l'orgueil. C'est justement parce que j'ai une grande fortune, parce que je suis assez riche pour deux, que je ne puis songer qu'à mon bonheur. Aimerez-vous mieux que nous n'eussions rien, ni l'un ni l'autre ? et croyez-vous qu'une gêne partagée nous rendrait beaucoup plus heureux ? Laissons aux romans de grisettes les « quinze cents francs et ma Sophie. » Pour un homme qui sait aimer ! je ne crois pas qu'il existe de douleur plus poignante que de ne pouvoir donner à la femme qu'il s'est choisie les jouissances et la richesse. Ainsi donc, madame, je vous conjure de ne pas profiter de ce premier avantage.

« Quant à ma naissance, vous serez généreuse de ne m'en parler jamais : elle se rattache à des souvenirs si terribles, à de si cruels épisodes, à de si effrayantes catastrophes, que, bien différents des autres gentilshommes qui voudraient grossir leurs parchemins, je voudrais déchirer les miens. Pour rentrer dans la vie ordinaire, pour échapper à d'affreux malheurs, pour me rendre aux affections douces et salutaires, la première condition que je rencontre est de rompre complètement avec le passé, et d'avoir, par conséquent, aussi peu d'ancêtres que possible. Ne m'écrasez donc pas sous les antiques splendeurs de ma famille ; ce serait une cruauté, et vous savez qu'il n'est pas poli de rappeler aux gens ce qu'ils désirent oublier.

« Trouvez vous cet argument trop subtil pour votre droiture d'esprit et de cœur ? Alors je vous répondrai, une main dans la vôtre, que ce qui rend la noblesse précieuse, c'est le souvenir des nobles actions qui lui servent de dates et d'origines, et que, pour moi, je ne vois rien de plus noble que la femme d'un négociant qui, de peur de laisser une tache, une ombre sur la réputation de probité acquise par son mari et devenu sa noblesse, se résigne à tous les sacrifices, et consent à vivre de pauvreté et de travail. Là encore, madame, l'avantage est de votre côté, et toucher cette corde, ce serait manquer à l'humilité chrétienne ; car chez vous la noblesse est un bien au lieu d'être un souvenir, un rayon au lieu d'être un reflet. Ne m'en parlez donc plus, si vous ne voulez pas que je vous accuse de trop me rappeler à quel point je suis peu digne de vous !

« Voilà mon plaidoyer ; rien ne manquerait à son éloquence, s'il suffisait, pour rendre éloquent, d'attacher son malheur ou sa joie au gain ou à la perte de sa cause. Mais non, j'ai eu tort : je

ne devais pas vous dire tout cela, je devrais tout effacer et n'écrire qu'un mot du cœur, celui qui remplace, entraîne, absorbe tout... Je vous aime, Ludovise ! ma main tremble, mon cœur palpite, tout mon être frissonne, en traçant ces syllabes magiques qui renferment en elles de quoi guérir les blessures, aplir les obstacles, combler les abîmes, vaincre les vaines fiertés, séparer ce que tout réunit, réunir ce que tout sépare.

« Je vous aime ! oh ! que ce mot est doux à écrire, et que j'ai été fou d'en écrire d'autres ! Vous aussi vous êtes jeune, votre cœur s'est interdit de battre, mais il ne s'est pas fermé pour toujours ; rien n'a troublé la sérénité mélancolique de votre regard, mais il n'a pas repoussé pour jamais cette flamme qui est la vie. Votre soleil est-il donc si froid, qu'il n'apprenne pas à aimer, comme il apprend aux rives et aux flots de votre mer à frémir sous ses rayons ? Je vous aime ; que ce mot termine ma lettre ; si vous savez bien le comprendre, nous sommes sauvés tous les deux ; si vous persistez à placer entre nous des susceptibilités et des méfiances, atome que l'amour anéantit dans une seule de ses étincelles, je dirai que mon ange gardien m'abandonne, que ma bienfaitrice s'est lassée de son rôle qu'elle aime mieux me savoir exposé, loin d'elle à mille dangers, à mille souffrances, que goûter près de moi le bonheur de me rendre heureux.

» CHARLES DE VARNI. »

LUDOVISE A CHARLES.

« Saint-Tropez, 9 février 1847. »

« Oui, vous dites vrai ; elle serait froide et insensible, la femme qui pourrait lire sans émotion les pages que vous m'adressez. Je ne vous gronderai pas ; je ne vous dirai pas que, vous aussi, vous êtes cruel ou du moins imprudent, de parler le langage de la passion à une femme ignorante et simple, qui n'avait d'autre bien que le repos. Ce repos, peut-on le conserver après vous avoir lu ? cette paix de l'âme qui m'était si précieuse ; ne l'avez-vous pas pour jamais altérée ? Vous le dire, c'est vous faire un aveu que je dois refouler au fond de mon cœur : heureuse ou triste, solitaire ou appelée à l'honneur d'être votre femme, qu'il vous suffise de savoir que désormais cette âme que vous accusez d'indifférence, est unie à la vôtre par un lien qui ne se brisera plus. Mais, je vous en prie, laissez-moi encore un peu de sang-froid et de calme ; laissez-moi la force de disputer avec moi-même les intérêts de notre avenir, les chances de notre bonheur, les exigences d'une fierté dont je me reconnais coupable, mais dont je ne consens pas encore à me corriger.

« Laissez-moi vous écrire mes conditions. Si vous ne les trouvez pas très-raisonnables, songez que, vous aussi, vous ne prenez pas toujours la raison pour unique arbitre ; que vous me paraissiez ne pas trop craindre le côté excentrique de l'imagination et de la vie ; que, si vous êtes un peu poète, je suis un peu artiste, et qu'il n'est pas bien de se réserver des monopoles, quand on aspire à la communauté.

« D'abord, nous attendrons que deux années bien complètes se soient écoulées depuis le jour où j'ai perdu, en la personne de M. Dunoyer, un ami et un père ; ceci nous ajournera au mois d'octobre. Ensuite je conserverai mon indépendance, c'est-à-dire que votre fortune restera séparée de ma pauvreté ; je serai votre femme... oh ! bien dévouée et aimante ! mais je ne toucherai pas à vos richesses, ou ma part, si vous persistez à m'en donner une ira tout entière aux pauvres. Dût notre ami Ermol se voiler la face, notre contrat maintiendra cette séparation bien nette, et ne